



# RENÉ MAGRITTE

## LE BONHEUR DANS L'ÉNIGME

Étienne Barilier

René Magritte se voulait philosophe en peinture et prétendait peindre des idées. Mais il a peint des formes et des couleurs, et c'est ainsi qu'il nous touche.

En 1935, René Magritte achève un tableau qu'il intitulera *La Condition humaine* : une illustration et une interprétation du fameux « mythe de la caverne » que Platon, voilà deux mille trois cents ans, conta dans sa *République*. Magritte était féru de philosophie, et dialoguait avec des philosophes. Il n'est pas étonnant qu'il ait voulu faire un sort pictural au plus impressionnant des mythes platoniciens.

Selon Platon, nous sommes, nous autres humains, des prisonniers enchaînés dans les entrailles d'une caverne dont nous ne voyons que le fond obscur où s'agitent, projetées et distordues par la flamme d'un

feu, des ombres – pas même les ombres d'êtres vivants, mais celles de marionnettes agitées par des personnages invisibles, derrière un mur. Et nous prenons ce double simulacre pour la seule réalité, jusqu'au moment où l'un d'entre nous, libéré de ses chaînes, remonte le boyau, débouche à l'orée de la caverne, dans la vraie lumière, sous le vrai soleil de l'Être, ébloui d'évidence et de joie; d'une joie si généreuse qu'il se hâte de redescendre dans les ténèbres afin d'avertir ses compagnons d'infortune. Mais nous, les prisonniers, nous le prenons pour un hâbleur, pour un fou qui nous persécute de mensonges. Il s'obstine quand même à nous sauver. Alors, à peine libres, nous le tuons pour le faire taire.

*La Condition humaine*, 1935  
Huile sur toile, 54 x 73 cm  
Norfolk Museums Service  
© Adagp, Paris 2016



*Les Mémoires d'un saint*, 1960  
Huile sur toile, 80 x 99,7 cm  
The Menil Collection, Houston  
© Adagp, Paris 2016

Ce récit terrible évoque le destin de Socrate, condamné à mort par les Athéniens pour leur avoir annoncé l'existence d'une réalité plus pure et plus lumineuse que les vaines apparences du monde. Mais parmi ces vaines apparences, n'y a-t-il pas aussi les œuvres des peintres qui, de la réalité, ne donnent que des simulacres, et nous demandent de les admirer? L'allégorie de la caverne, mythe fondateur de l'homme européen, n'est-elle pas également un mythe destructeur de l'art, considéré comme un jeu d'ombres? C'est ce qu'on a souvent cru, ce que Platon lui-même a donné à croire.

Il ne faut pas s'y fier, pourtant. Car le philosophe grec se dément lui-même lorsque, dans le *Banquet*, il fait dire à Diotime que les belles formes physiques sont la manifestation sensible de l'Idée, donc un chemin vers le réel. Les images, lorsqu'elles sont belles, ne sont plus de vaines apparences! Elles sont riches de cette vérité pour laquelle Socrate est mort. Les ouvrages du peintre retiennent la lumière du vrai, nous la donnent à voir. Le mythe de la caverne, s'il est bien lu, non seulement ne condamne pas la peinture, mais peut susciter des vocations de peintres. Le vrai Platon, c'est le Platon idéaliste, au sens le plus fort du terme: celui qui croit que la perfection existe au-delà des apparences, et que si cette perfection s'appelle vérité et bonté, elle s'appelle beauté aussi.

Mais ce Platon idéaliste, c'est précisément celui que Magritte semble vouloir combattre. Son tableau se donne pour un rejet sans appel de l'idéalisme platonicien. Du mythe de la *République*, sa *Condition humaine* ne reprend que quelques éléments, certes essentiels (la caverne, la lumière du dehors, le feu). Mais on n'y voit pas de mur ni de marionnettes ni surtout d'humains. À leur place, un chevalet sur lequel repose une toile; cette toile crève sur le paysage de montagnes et de lumière qu'elle devrait nous cacher (peut-être une manière de dire qu'il n'existe pas d'arrière-monde derrière la toile du monde). Le feu,

décalé sur le côté gauche de la scène, ne projette que peu d'ombre et surtout ne trompe aucun prisonnier. Le spectateur est à l'orée de la grotte, mais il n'a rien d'un Socrate libéré de la nuit: s'il s'avance au-delà du chevalet, il tombe dans un gouffre, car la caverne est située entre ciel et terre, comme d'ailleurs le château fort qui nous fait face, sur le flanc escarpé de la montagne. La «Condition humaine» ne semble donc vraiment pas vouée, comme elle l'est chez Platon, au passage de la nuit à la lumière, de la prison des apparences à la liberté du réel. Marcher hors de la caverne ne conduit pas sous le soleil de l'Être, mais au fond du précipice.

Magritte, dont on a dit qu'il se voulait philosophe, a écrit cette phrase pour le moins étonnante et paradoxale sous la plume d'un peintre: «La forme ne m'intéresse pas. Je peins des idées.» Et la critique considère que dans sa *Condition humaine*, il a effectivement voulu peindre une «idée» anti-idéaliste et antiplatonicienne, pour ne pas dire nihiliste.

Mais que signifie peindre des idées et non des formes? Si vraiment ce tableau de Magritte se résumait à la doctrine antiplatonicienne qu'il semble vouloir relayer, aurait-il la moindre valeur esthétique? Une toile qui ne serait qu'une idée peinte s'épuiserait dans le commentaire verbal qu'on peut en faire, et qui pourrait dès lors la remplacer sans perte. Heureusement, Magritte, à son esprit défendant, reste un peintre: il aime la peinture pour elle-même, et cherche, en elle et par elle, une lumière qui n'est ni celle des concepts ni celle des idées. La *Condition humaine*, avec sa grisaille et son feu, sa transparence et son opacité, sa géométrie inquiétante et palpitante, sa précision presque digne du Siècle d'or hollandais; avec son ouverture sur le vertige et sur un château fort de rêve qui suggère une présence lointaine, comme la toile transparente au monde suggère l'humain qui la pose et la peint, tout cela transcende l'univers du verbe et de la pensée philosophique et transpose l'«idée» qu'on prétend mettre en scène:

*Les Promenades d'Euclide*, 1955  
Huile sur toile, 162 x 130 cm  
The Minneapolis Institute of Art, Minneapolis,  
Minnesota, U.S.A., The William Hood Dunwoody Fund  
© Adagp, Paris 2016 © Photothèque R. Magritte / BI, Adagp, Paris, 2016

#### NOTA BENE

**Magritte, *La trahison des images*, Centre Pompidou, Paris, jusqu'au 23 janvier 2017**



c'est un brasier d'énigmes tuées et de sens contenus, un élan vers le mystère de l'être, et vers sa lumière, que Platon n'aurait pas renié.

Lisons d'ailleurs la conclusion d'une conférence que Magritte prononça en 1938, et qui nous brosse un étonnant portrait de lui-même en Socrate: « Cette expérience picturale confirme ma foi dans les possibilités ignorées de la vie. Toutes ces choses ignorées qui parviennent à la lumière me font croire que notre bonheur dépend lui aussi d'une énigme attachée à l'homme et que notre seul devoir est d'essayer de la connaître. » Un effort vers la connaissance, vers la mise en lumière d'une énigme, une énigme qui est la lumière même! Non, décidément, Platon n'aurait pas mieux dit.

Bref, comme tout peintre digne de ce nom, Magritte, et l'on s'en félicite, n'a pas peint que des idées philosophiques; il a peint des formes et des couleurs, pour dire l'énigme de l'homme et du monde, pour mettre son mystère dans la lumière de ses tableaux. Si la peinture est *cosa mentale*, comme le disait Léonard de Vinci, elle n'est pas *cosa astratta*! Notre peintre malgré lui se trahit encore dans un texte comme celui-ci: « Je veille, dans la mesure du possible, à ne faire que des peintures qui suscitent le mystère avec la précision et l'enchantement nécessaires à la vie des idées. » Il veut évidemment dire: la vie des *formes*. Beau lapsus! Car si la « précision » peut appartenir au vocabulaire des idées, ce n'est plus vrai de l'« enchantement » ni du « mystère ».

Songeons à une œuvre comme *Les Mémoires d'un saint*, ce rideau circulaire qui tient debout par miracle et dont l'envers est le ciel: l'« idée » peinte est sans doute que le ciel lui-même n'est qu'un décor. Ce rideau ne cache rien, ne cache que le rien: nouvelle mouture de la profession antihumaniste et antiplatonicienne de *La Condition humaine*? Mais que Magritte le veuille ou non, *Mémoires d'un saint* propose des formes et non des idées; c'est un être de lignes, de volumes et de couleurs, un être de peinture, donc de réalité, qui nous plaît et nous charme, et continuera de nous plaire et de nous charmer quand son « idée » nous aura lassés. Cela reste vrai pour *Les Promenades d'Euclide* qui, à nouveau, nous présente un tableau dans le tableau, mystérieusement transparent au monde.

En revanche, quand une peinture de Magritte n'est que mise en scène d'une idée, quand son énigme n'est que devinette, nous pouvons certes gloser à l'infini sur ses significations, mais nous ne pouvons guère l'habiter ni l'aimer. Exemple, *La Trahison des images*, plus connu par les mots sempiternels du texte qu'il contient: *ceci n'est pas une pipe*. S'il est un tableau de Magritte qui se réduit à son idée, c'est bien celui-là – le plus célèbre, hélas! De même pour ses nombreuses autres toiles à textes, où le texte contredit la chose peinte, et ses jeux d'images qui se fanent comme des jeux de mots. Nous avons tôt fait de les quitter pour retourner aux œuvres où la forme survit à l'idée, frémissant de cette belle énigme dont, aux dires mêmes du peintre, dépend notre bonheur. ■